

je n'avais pas en face de moi un couvent, oh non ; mais je contemplais avec la même attention la maison à deux étages et attendais patiemment jusqu'à ce qu'une fenêtre s'ouvrit et que des paroles parvinssent à mes oreilles. Et puis comme le chevalier de mélancolique mémoire, je restais célibataire, mais que Dieu me préserve d'en perdre le peu d'esprit que je possède ; il serait très fâcheux qu'on pût bientôt dire de moi :

"Et un matin on trouva là son cadavre assis dans la même attitude, sa pâle et calme figure tournée vers les fenêtres de la bien-aimée."

## II

"Christel," dis-je à la vieille femme de ménage qui m'apportait le café le lendemain du jour où je m'étais installé, "Cristel, qui demeure dans la grande maison vis-à-vis ?"

"Au rez-de-chaussée le cordonnier Rupfer, au premier la gracieuse dame, en haut le docteur et le lieutenant."

"Doucement, Christel, doucement, me voici aussi avancé que tout-à-l'heure ; à qui appartient la maison ?"

"Au cordonnier, que Dieu me pardonne !" répondit-elle "N'est-ce pas un péché qu'un cordonnier possède un palais comme celui-là ? Ce sont les Russes qui en sont la cause. Lorsqu'ils étaient ici, son cousin, le chancelier du ministre de la guerre lui a fait avoir une fourniture de souliers à leur usage, et comme ils ont de grands pieds..."

"Les déchets aussi ont été grands, naturellement ; mais comment sont ces gens là ? Le patron semble se lever de bonne heure ; Je l'ai vu à cinq heures du matin et j'ai cru aussi remarquer quelques jeunes filles."

"Le vieux levé à cinq heures ?" s'exclama Christel avec une mine dédaigneuse. "Oui, allez-y voir ; de puis le temps des Russes, ce gaillard-là vit comme un grand seigneur et ne se lève pas avant huit heures du matin. Vous vous en apercevrez de reste, quand il se lèvera. Lorsqu'un grand vacarme remplira la boutique, lorsque vous entendez un homme dire des injures et les filles hurler, alors le vieux sera debout ; tous les jours que Dieu fait, c'est sa chanson du matin."

"Qui travaille donc de si bonne heure dans la boutique ? Les filles sont-elles si laborieuses ?"

"C'est selon," répliqua-t-elle, "à vrai dire, c'est le Parisien, l'ouvrier du patron et Brenners Carlchen, l'apprenti ; ils commencent l'ouvrage de très bonne heure : mais mamselle Caroline, la plus grande avec les yeux noirs, est aussi debout avec la première cloche. Auparavant on n'aurait pu la tirer du lit à quatre ; mais depuis que le Parisien est dans la maison,

elle se lève tous les matins à cinq heures ; ce qui signifie qu'elle entretient avec lui des relations par trop..... \*

"Et au premier étage demeure la gracieuse dame ? Comment se nomme-t-elle ? A-t-elle de la famille ?" "C'est madame de Trichter, la Conservatrice des forêts. Le mari est mort, elle a deux demoiselles et un fils libertin. Elles prennent aussi de trop grands airs ; elles ont, à ce qu'on dit, des embarras d'argent, mais on ne peut changer de titre ni perdre des connaissances distinguées."

Dans les cercles que j'avais fréquentés, j'avais entendu parler de cette Madame de Trichter ; mais je ne me rappelais que d'une manière vague ce qu'on disait d'elle. "Et en haut" continuai-je en montrant les fenêtres du second qui faisaient face aux miennes ; "en haut ?"

"Eh bien, là demeurent le docteur et le petit lieutenant."

"Quel docteur est-ce ? Un médecin ?"

"Non, ce n'est pas un docteur d'hommes ; tout ce que je sais du docteur Salbe, c'est que ce doit être un savant et qu'il écrit des livres. Autrefois je lui faisais son café, mais il le fait maintenant lui-même, le vieux ladre, dans une machine avec de l'esprit de vin. Si seulement il se brulait les doigts comme il faut ! Qu'a-t-il besoin de faire son café dans une machine ? Les machines et la vapeur ruinent tout. Une pauvre femme comme moi a bien de la peine à gagner un misérable "groschen."

"Et le lieutenant," dis-je, en interrompant sa philippique contre la machine à café du docteur, "comment dis-tu qu'il s'appelle ?"

"Dans tout le voisinage on ne l'appelle que le petit lieutenant. Il est très aimable, mais riche il ne doit pas l'être, car il se promène à cheval pour six groschen et a de grands éperons, mais pas de cheval."

Tout en me donnant ces éclaircissements, Christel avait arrangé ma chambre et finit par s'en aller.

La lampe du cordonnier venait de s'éteindre, une belle fille sortit de la maison et se mit à enlever les barres de fer qui fermaient les volets de la boutique ; les volets s'ouvrirent de l'intérieur et un jeune et joli garçon se mit à regarder dehors pour rentrer les barres ; la jeune fille les lui tendit, puis les tira en arrière lorsqu'il voulut les prendre, en lui faisant signe de ne pas être plus rapide qu'elle. Ce doit être le Parisien,

\* Inutile de dire que cette supposition peu charitable est de l'invention de Christel, type de mauvaise langue. Les deux jeunes gens s'aiment et songent à se marier, dès que les circonstances le leur permettront.